

ANNECY 2019
GRAND PRIX

CANNES 2019
GRAND PRIX NESPRESSO
SEMAINE DE LA CRITIQUE

ANNECY 2019
PRIX DU PUBLIC

J'AI PERDU MON CORPS

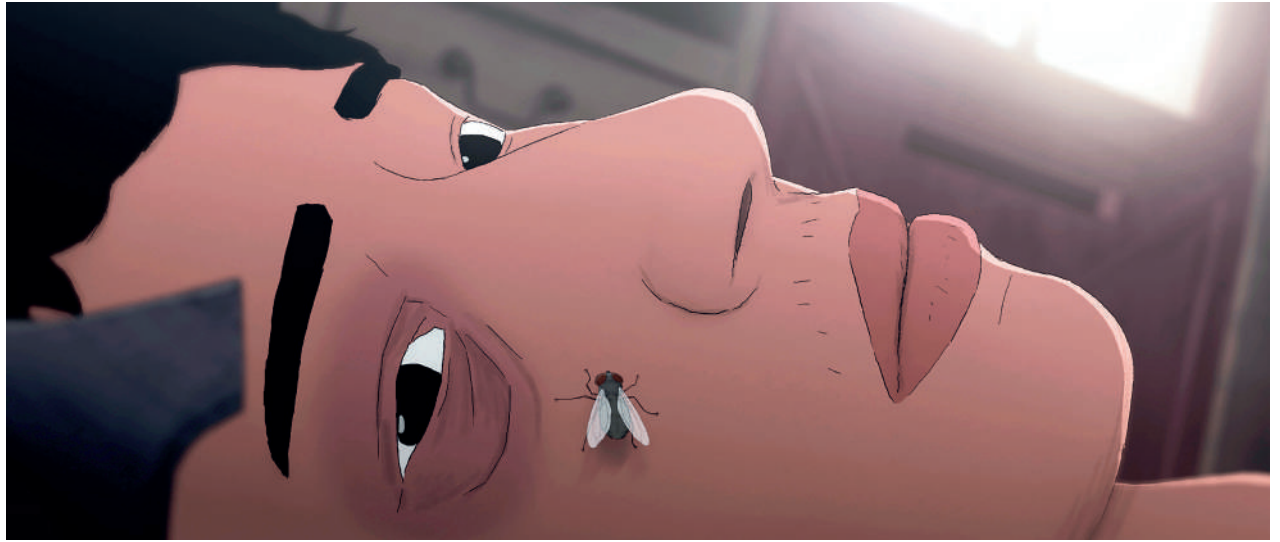
UN FILM DE
JÉRÉMY CLAPIN
PRODUIT PAR
MARC DU PONTAVICE

D'APRÈS L'ŒUVRE «HAPPY HAND»
DE GUILLAUME LAURANT

UNE PRODUCTION XILAM ANIMATION - ADAPTATION ET RÉALISÉS JÉRÉMY CLAPIN & GUILLAUME LAURANT
RÉALISÉ PAR DAN LEVY AVEC LES VOIX DE HAKIM FARIS VICTOIRE DU BOIS PATRICK D'ASSUNÇÃO
EN COPRODUCTION AVEC AUVERGNE-RHÔNE-ALPES CINÉMA - EN ASSOCIATION AVEC SOFITVINE 6 ET INDÉFILMS 7
AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE LA RÉGION RÉUNION LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES ET L'ANGOË AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
DISTRIBUTION FRANCE REZO FILMS FEMES INTERNATIONALES CHARADES © 2019 - XILAM ANIMATION - AUVERGNE-RHÔNE-ALPES CINÉMA



Région
île de France



● Synopsis

Un jeune homme à terre après un accident voit revenir à lui des souvenirs d'enfance. Une main amputée s'échappe du réfrigérateur d'un hôpital. Ainsi commence l'histoire de Naoufel, livreur de pizzas solitaire évoluant entre Paris et sa proche banlieue. Sa rencontre avec Gabrielle, une jeune bibliothécaire, ouvre des perspectives dans sa vie morose et lui donne même des ailes. La main coupée doit elle aussi se frayer un chemin dans la jungle urbaine. Les destins de Naoufel et de cette main sans corps sont étroitement liés, unis dans un même mouvement de plongée dans l'existence.

● Jérémy Clapin, réalisateur



Né à Paris en 1974, Jérémy Clapin suit la section animation de l'ENSAD (École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs), dont il ressort diplômé en 1999. Il commence à travailler comme graphiste et illustrateur notamment pour la presse (et donne aussi en parallèle des leçons de tennis !). Ses premiers courts métrages révèlent un univers marqué par la solitude et la différence ainsi qu'une mise en scène qui interroge les perceptions de soi et du monde en passant par le corps. Le héros d'*Une histoire vertébrale* (2004) a le cou tordu vers le bas, ce qui s'avère être un vrai casse-tête pour trouver une amoureuse. Celui de *Skhizein* (2009) a pour particularité de vivre à 91 cm de lui-même. Initié à la chasse par son père, le petit garçon de *Palmipedarium* (2012) s'attache quant à lui à un canard difforme, qu'il transforme en jouet. Clapin construit film après film une œuvre cohérente qui révèle son attachement pour les figures marginales et son goût pour l'intrusion du bizarre, de l'insolite dans le quotidien. Les couleurs qu'il emploie puisent dans une gamme sombre, terne, proche du noir et blanc, ce qui lui permet de mettre en évidence une appréhension géométrique et poétique de la réalité, de ses formes distordues.



Un film fait main

J'ai perdu mon corps est adapté d'un court roman de Guillaume Laurant intitulé *Happy Hand*. L'écrivain (également scénariste) co-signe le scénario

du film avec Jérémy Clapin. Très vite s'est imposée au réalisateur la nécessité de passer par le dessin pour construire le script, d'où des allers-retours permanents entre l'écriture et le storyboard¹. La main du film et celle du réalisateur définiront ensemble l'axe narratif du film. Celui-ci dépend beaucoup de la manière dont la créature à cinq doigts se déplace et observe le monde où elle évolue : il faut la rendre mouvante et émouvante, faire en sorte qu'elle existe comme un personnage à part entière pour le spectateur. Non seulement elle incarne le geste du dessinateur mais elle devient aussi son œil, telle une caméra nous invitant à vivre une expérience immersive. La scène d'introduction de la main, mettant en scène son évasion, a été déterminante dans l'élaboration du film : il s'agissait d'un véritable examen de passage pour la main dont l'échappée est aussi une manière symbolique d'éprouver son autonomie en tant que personnage. Le réalisateur développe une forme d'animation qui mélange deux techniques : la 3D qui permet une approche réaliste (dans la reproduction de l'espace, du mouvement) et la 2D qui entretient une certaine fidélité avec la forme dessinée. En découle une écriture entre le réalisme et l'onirisme, « le tangible et l'imaginaire » pour reprendre les propos du réalisateur soucieux de faire un « film « fait main », à la fois brut et cinématographique, qui s'adresse à un public adulte ». Fort était son désir d'échapper au « trait lisse » pour laisser toute la place à la « fragilité et à la spontanéité du dessin ». ■

¹ Selon l'Esma (École Supérieure des Métiers Artistiques), « on utilise le terme storyboard (histoire dessinée) pour expliquer visuellement et mettre en scène une histoire. Ce terme est largement répandu dans le monde de la publicité, du cinéma et de l'animation. Il permet de découper une séquence temporelle en synthétisant les principales images-clés et plans qui la composent. »



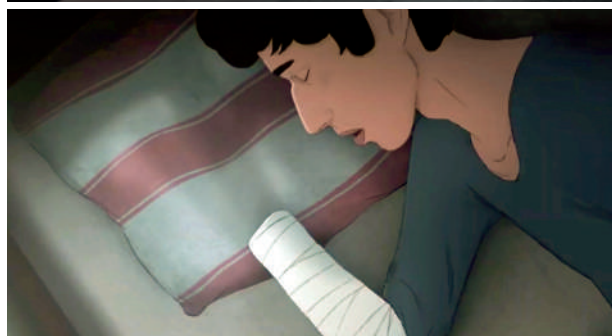
Mémoire, son et sensations

Plusieurs pans de l'histoire de Naoufel s'entremêlent à l'intérieur d'un récit éclaté. On les distingue en partie par leur différence visuelle : le temps passé de l'enfance ressurgit en noir et blanc ; le quotidien du garçon prend place dans une réalité urbaine en couleurs mais globalement sombre ; les aventures de la main elles aussi en couleurs nous plongent dans une perception nouvelle et effrayante de la ville marquée par des gros plans et des angles de prises de vue très accentués et expressifs (compensant ainsi le mutisme de la main). Malgré ces contrastes prononcés, des liens apparaissent entre ces différents blocs narratifs, notamment celui tissé par la bande sonore, sur laquelle la mise en scène attire notre attention dès le début du film. Enfant, Naoufel enregistrait les sons avec un micro relié à un magnétophone. La mise en scène joue sur cet isolement des sons – voix et bruits d'ambiance – que ce soit dans le quotidien du livreur de pizzas (lors notamment de sa rencontre avec Gabrielle) ou lors des expériences de la main, créature muette mais pas silencieuse, qui réveille un monde de sensations tactiles et sonores rattachées à l'enfance. Élément moteur de la mise en scène, cette fracture entre le son et l'image n'est-elle pas révélatrice d'une autre fracture plus profonde ?

Apprentissage de l'espace

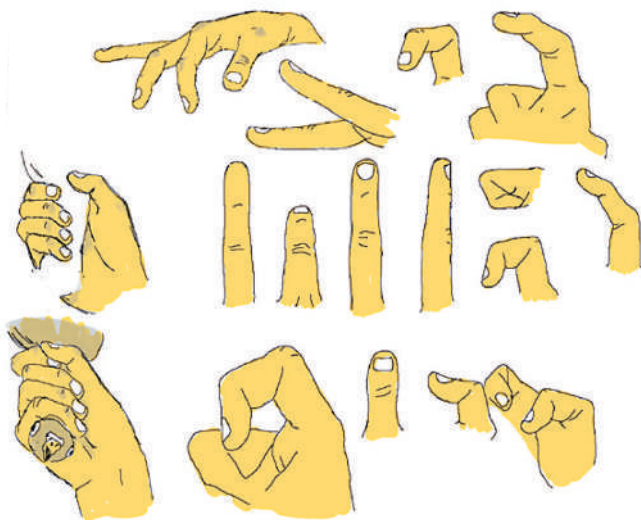
La mise en scène de Jérémy Clapin joue non seulement avec plusieurs temporalités (passé, présent, futur) mais aussi avec des inscriptions dans l'espace très variées qui évoluent tout au long du film. En effet, la trajectoire de la main nous invite à observer et à traverser un environnement oppressant où chaque espace à franchir se présente comme un obstacle insurmontable. Naoufel s'inscrit dans un cadre urbain plus familier, à hauteur d'homme, néanmoins l'espace dans lequel il évolue semble lui ouvrir peu de perspectives : il circule péniblement d'un point à un autre lors de ses livraisons de

pizzas et les lieux étriqués dans lesquels il apparaît ne semblent lui offrir aucune possibilité d'évasion. Quelques motifs architecturaux participent à ce sentiment d'emprisonnement, à commencer par les vitres. Le premier souvenir d'enfance de Naoufel est lié à sa tentative, vaine, de capture d'une mouche posée sur le carreau d'une fenêtre. Plus tard, il se cogne contre la porte vitrée de l'immeuble de Gabrielle. N'aurait-il pas les yeux en face des trous ? Il faut dire que l'une des premières images du film met symboliquement en évidence ses lunettes cassées. Il semble manquer à Naoufel la dextérité, l'intrépidité de cette main amputée qui apprend à évoluer dans l'espace, à sauter dans le vide. Les débuts du jeune homme en tant qu'apprenti menuisier vont-ils changer son rapport à l'espace et au monde ?



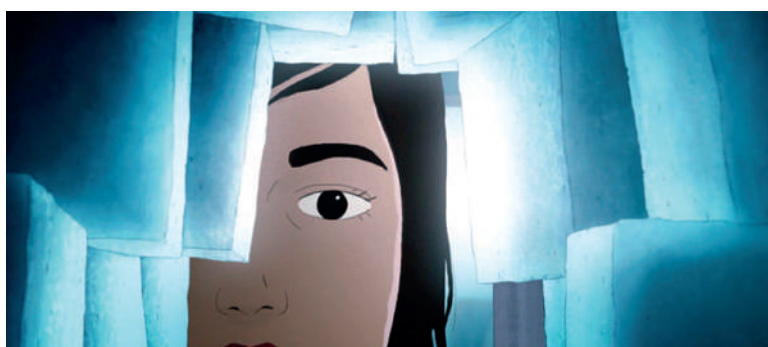
Basculement du point de vue

Pourquoi le long métrage de Jérémy Clapin ne s'intitule pas *J'ai perdu ma main* ? En effet, le titre choisi souligne que c'est l'organe qui a perdu son corps et non l'inverse. Cette inversion du point de vue interpelle quant à la question de la perte et invite à lui donner une résonance plus profonde dans l'histoire du garçon. Par quel autre arrachement Naoufel a-t-il été marqué dans sa chair ? Par ailleurs, en donnant vie au membre sectionné, Jérémy Clapin transforme la perte en un étrange surplus : le montage semble créer un effet de rajout comme si Naoufel avait une troisième main, fantôme, vivant en parallèle de son corps. On se demandera vers quel sentiment (de perte ou de gain) nous oriente cette main dont nous sommes invités à partager le point de vue très vivant et sensible. ■



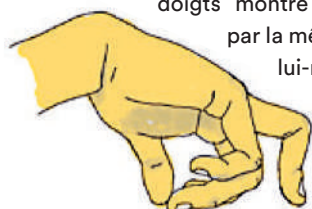
Film de survie et fable existentielle

Plusieurs genres cohabitent à l'intérieur de *J'ai perdu mon corps* et même au sein de l'odyssée urbaine vécue par la main coupée. La créature renvoie en premier lieu à un imaginaire fantastique et horrifique, on pense notamment à la Chose, membre (à cinq doigts) de *La famille Addams* (la série télévisée dans les années 60 et les films dans les années 90). Mais contrairement aux mains criminelles qui traversent la littérature (notamment dans des nouvelles de Guy de Maupassant) et le cinéma (*Les mains d'Orlac* (1924)), il n'y a rien à craindre de cette main-là, on ne peut plus inoffensive. Si sa nature fantastique nous éloigne a priori du monde ordinaire de Naoufel, elle ne tourne pas le dos à la réalité mais la révèle plutôt sous une forme métaphorique et intensifiée, extraordinairement épique. Comme si le film nous invitait à changer de lunettes. La main nous fait vivre des situations inédites, elle nous entraîne dans une expérience du monde immersive et primitive qui évoque les films de survie ou *survival* dans lesquels des êtres humains sont amenés à se battre pour subsister en milieu hostile.



Les épreuves traversées évoquent celles vécues par le héros de *L'homme qui rétrécit* (1957), film fantastique de Jack Arnold, dont la petite taille transforme inévitablement son rapport à l'espace et aux animaux. L'occasion de relever le jeu avec les différences d'échelles mises en place par le film, et les mouvements organisés entre le bas et le haut. L'état de survie vécu par la main renvoie aussi à certaines robinsonnades (en référence à *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe) dans lesquelles un personnage isolé sur une île réapprend à vivre à l'état sauvage (voir aussi le film d'animation *La tortue rouge* de Michael Dudok de Wit). Ainsi plongée dans la jungle urbaine, la main incarne un pur instinct animal, surtout quand elle doit affronter d'autres bêtes. Mais la puissance d'évocation de la main ne s'arrête pas là : placée dans un état de grande vulnérabilité, tel un nourrisson, l'organe semble faire l'apprentissage de la vie d'une manière brutale et trépidante. Cette dimension de fable existentielle oriente inévitablement notre lecture du parcours de Naoufel, inscrit dans un registre plus réaliste, celui d'une romance urbaine marquée par la solitude et la difficulté à quitter l'enfance pour plonger dans la vie adulte (problématique récurrente dans les *teen movies*). L'apprenti menuisier doit lui aussi apprendre à se servir de sa main et commence à trouver ses marques dans l'espace. Chaque genre convoqué tend ainsi un miroir aux autres et met en évidence la faculté du cinéma à réécrire et transfigurer la réalité pour mieux la comprendre. Main du survivant, main-insecte, main de l'apprenti, main du souvenir sensible, main du destin, la créature à cinq doigts montre tous ses visages et révèle par la même occasion celui de l'artiste lui-même, caché derrière cette main-caméra qui permet à

Jérémy Clapin « d'exalter l'aspect cinématographique du film ». ■



Fiche technique



● Générique

J'AI PERDU MON CORPS

France | 2019 | 1h21 | Couleur

Réalisation

Jérémy Clapin

Scénario

Jérémy Clapin, Guillaume Laurant
d'après le roman *Happy Hand*
de Guillaume Laurant

Montage

Benjamin Massoubre

Musique

Dan Levy

Production

Marc du Pontavice – Xilam

Genre

Drame

Technique / Format

Animation couleur

Durée

1h21

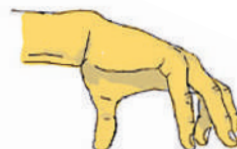
Date de sortie en salle de cinéma

6 novembre 2019

Distribution

Avec les voix de :

Naoufel	Hakim Faris
Gabrielle	Victoire Du Bois
Gigi	Patrick d'Assumção
Naoufel enfant	Alphonse Arfi
Le père	Hichem Mesbah
La mère	Myriam Loucif
Raouf	Bellamine Abdelmalek



● Filmographie

Courts métrages

Une histoire vertébrale (2004)
Skhizein (2008)
Palmipedarium (2012)

Longs métrages

J'ai perdu mon corps (2019)

DVD

Le DVD de *J'ai perdu mon corps*
est édité par Sony Pictures.
Il contient en bonus un *making of* du film (30').



Lycéens et apprentis au cinéma au cinéma en Île-de-France est coordonné par l'ACRIF et les CIP, avec le soutien de la Région Île-de-France, de la DRAC Île-de-France, du CNC et le concours des rectorats de Créteil, Paris, Versailles ainsi que des salles de cinéma participant à l'opération.